

Un théâtre complet

« Le spectacle de sa propre vie (Ph. Forest) »

« Aucun homme n'est une île (John Donne) »

Théâtre 1

Le spectacle

Acte 1

Attirer les gens

Peu importe le spectacle. Ce qui compte c'est le spectateur. Marcher sur le trottoir, faire les cent pas et ne penser qu'à trouver un corps disponible pour chaque fauteuil d'une salle encore vide, éteinte, pas encore vivante et pourtant tellement plus lorsque joueront les acteurs que le spectacle ignoré de vies qu'on ne regarde plus.

Il le sait d'expérience. Il le sait chaque soir. Il sera difficile de freiner, d'arrêter le flot, les gens, les justes silhouettes, difficile de casser les distances, les façades, les méfiances, encore plus de convaincre, de donner envie, donner à croire, à espérer, donner la force de rentrer découvrir ce que chacun connaît déjà, repousse peut-être, critique sûrement d'un jour à l'autre et se fait un avis, en tire un jugement, évite de juger, et que là, allez savoir pourquoi, bien que sachant qu'il ne verra qu'une énième version d'un forcément trop répété chapitre commun à chacun, il va entrer, s'asseoir avec dans la main encore le billet pour un voyage dont il connaît la destination, dont les passagers lui seront familiers, dont le titre de l'œuvre aura déjà sans qu'il le veuille fait écho à sa propre vie, ses propres expériences, et pour lequel il aura sans le vouloir, bien le masquant, déjà tracé un itinéraire, prévu les tourments, espéré les bonheurs, auguré la fin, mais pourquoi pas ? Qui sait ? Et c'est ici l'œuvre de celui qui dehors, après les cent pas aura trouvé les quelques mots, l'intonation, aura laissé croire que, mesdames et messieurs, ce n'est pas n'importe quel spectacle que celui-là, c'est aussi simplement et aussi incroyablement celui auquel vous devez assister. Bien sûr vous l'avez déjà vu. C'est celui de votre vie. Mais c'est l'auteur qui la raconte.

Acte 2

Vendre les places

Au moment de prendre son billet, déjà, celui qui n'est pas encore spectateur aura la surprise de voir que le rabatteur est également maintenant au guichet. La file d'attente l'aura empêché de percevoir ce détail ou bien l'absence de file aura rendu évident qu'à si bien vendre son spectacle ledit rabatteur est légitimement bien placé pour lui vendre son billet.

Ce n'est qu'un détail, qui n'aura a priori pas d'importance sur le spectacle qu'il s'apprête à découvrir. Peut-être ne s'en rendra-t-il pas compte. Peut-être sera-t-il accompagné et n'aura-t-il pas même l'occasion d'apercevoir le visage de celui qui, derrière le guichet, laissant seulement dépasser les mains pour délivrer les billets et sa voix pour donner un bonsoir, a lui aussi déjà d'autres intentions, d'autres pensées que celui qu'il était il y a peu, quelques minutes auparavant, vantant son spectacle, le vendant avec cœur et le monnayant maintenant avec application.

Mais peut-être qu'au guichet, déjà, celui prenant le billet reconnaîtra la voix et frôlera presque la main de celui qui avant, il y a peu, lui a laissé croire, presque promis, qu'il allait voir ce qu'il allait voir, qu'il allait se passer quelque chose de spectaculaire. Peut-être à le reconnaître, ici, se sent-il déjà un peu accompagné. Quant à celui au guichet qui vend ses billets, il reconnaît chaque visage, chaque personne, se souvient encore, c'est tout chaud, de chaque envie, de chaque espoir auquel il a répondu avec des mots différents. Tant d'attentes qu'il délivre à chaque fois, de ticket en ticket, bordés des petites dents qui permettent la déchirure, comme des timbres-poste, vers un voyage qu'il a promis et que ce qu'on peut nommer le doute maintenant, le trac bientôt, l'empêche d'affirmer et qu'il cache de sa tête baissée, ouvrant son théâtre mais fermant son regard.

Acte 3

Le vestiaire

Chaque saison son vestiaire. Et celui qui dehors aura rabattu, celui qui ensuite aura vendu les billets le sait déjà. Il sait par habitude, par expérience, par observations, ce qu'il mettra au vestiaire, ceux à qui il aura affaire. Et c'est tout à son rôle qu'il se fera aussi discret que chaleureux. Reconnu de certains qui diront, décidément, c'est vrai, il est bien serviable cet homme, il est de bons services. A peine vu des autres, qui ne voient que des rôles joués par des acteurs là où encore la pièce n'a pas commencé.

Et il sera de tous, de chacun, de beaucoup pour certains, ils laisseront un pourboire, et de rien pour beaucoup, ils ne laisseront rien, pas même un regard. Mais il est au vestiaire, déjà plus au guichet, tout à son travail si modeste soit-il. Il dépose de ses mains les choses les plus précieuses au monde à cet instant. Les gens l'ont suivi. De dehors à dedans. Ils ont pris un billet, échangé quelques mots, l'ont parfois reconnu. Ce n'est pas important mais quand même, pas sans importance. Il se tient là et pose les effets de ceux qui seront bientôt des spectateurs. Il a gagné leur confiance et s'en félicite un peu. Le vestiaire est sa loge, un lieu qui le protège et le prépare déjà à la suite.

Faire glisser les cintres sur la tringle du portant. Un peu comme s'il poussait les gens vers la salle. Mais c'est lui qui a les clefs. Lui qui ouvrira les portes lorsque les tringles seront remplies et l'espace de l'entrée gonflé de l'impatience du public. Encore un sac. Un parapluie. Des gouttes à prévoir. Des écharpes à nouer pour ne pas qu'elles tombent et que parfois ensuite, prenant soin, il nouerait volontiers, avec affection, au spectateur s'en allant les yeux encore ailleurs. Il est temps, il est l'heure. Et le tour de clef donné à sa loge, au vestiaire, n'est là que comme un tocsin dans un théâtre que nul autre que lui n'habite.

Acte 4

Placer les gens

Il a fallu d'abord fendre doucement la foule agglutinée devant les portes. Et quand elle est peu nombreuse, la foule, on la nomme quand même ainsi mais la contourne en s'excusant de toute façon. Ce ne sont pas là des excuses sincères. Juste des mots lancés pour appeler, interpeller gentiment, rompre les conversations.

Et de fait, lorsqu'il tourne la clef de la salle de spectacle, il est le seul à percevoir le silence qui se forme derrière lui. Le seul à sentir les regards d'enfants qui se posent sur ses épaules. Il aime faire durer l'instant mais sait qu'il est fragile. Il en prend soin. C'est son bonheur à lui, après avoir sur le trottoir, au guichet, au vestiaire, attiré, guidé, pris soin de toutes ces personnes, il leur ouvre les portes et, d'une manière qui n'est pas toujours la même et qu'il aime varier en fonction de son inspiration, il les invite à entrer et, souvent, quand même, de la façon qu'il préfère par-dessus toutes, leur indique sans un mot mais d'un geste ample les invitant à entrer : vous êtes les spectateurs, cette salle est la vôtre.

Alors, droit parce que les pieds collés au mur pour bien laisser passer et la tête relevée parce que fier de l'effet, il observe le flot hésitant mais déjà heureux de ceux qui prennent place, un œil sur leur billet pour mémoriser le numéro, et l'autre au dos des fauteuils afin de le trouver. Certains vont s'asseoir, vite, prêts et pressés. D'autres vont prendre leur temps, prêts peut-être mais pas pressés. D'autres auront besoin d'être guidés, et il aimera ça, les conduire jusqu'à leur siège, les accueillir, et à cette occasion saluer encore celui ou celle qui, dira, l'ayant reconnu, décidément, qu'il est bien serviable, bien agréable.

Et la salle remplit, ou pas. Les places prises au moins, chacun à la sienne, prêt et en confiance, il fermera les portes.

Acte 5

Commander les lumières

Ce n'est pas toujours à la même place mais commande toujours la même chose. Sur le côté, au-dessus, au-dessous, derrière, la régie lumière se résume bien souvent à un lieu réduit qui ouvre sur l'immense. L'immensité du noir qu'on jette sur la salle. Un noir qui comme l'ouverture des portes convoquera le silence et laissera passer, partir, les quelques mots des quelques phrases à finir. Il sait tout ça. Il sait les raclements de gorge. Les jambes qu'on étend. Le dos qu'on cale et qui pousse le fauteuil dans ses retranchements, ses articulations bruyantes que le spectateur étouffera de gestes mesurés. Il sait. Il attend. Mais pas trop car il faut allumer la scène. Il va falloir. Et la balance va s'opérer. Le réel va s'estomper pour faire place à l'imaginaire. Magie de la lumière. Le spectateur est déjà attentif et encore mené par la main par celui qui l'a attiré, sur le trottoir, et ensuite guidé jusque-là. Mais il ne le sait pas. Et c'est bien là le début du spectacle, quand il ne sait plus. Il sait seulement, il a été prévenu, qu'il va juste passer de sa réalité à une autre. Être promené dans ce qu'il connaît déjà. Il avait seulement besoin d'être préparé à ça.

Alors il coupe les lumières. Juste assez longtemps pour que le spectateur perde pied, cligne des yeux, affute son regard d'un iris bien ouvert. Puis il allumera celles de la scène, derrière les rideaux qui ne laissent apparaître qu'une fine ligne de lumière pareille aux lueurs d'un jour avide d'aventure. Là encore le silence se fera. Il aimera cet instant après tous les autres. Le savourera. Avec le goût encore présent du plaisir pris à les mener jusque-là.

Acte 6

Frapper les 3 coups

La régie lumière est souvent d'autant plus modeste qu'elle sert aussi de régie son. Ainsi l'opérateur qui aura pris soin de couper les lumières de la salle, d'allumer celles de la scène, aura-t-il à sa portée les commandes de la sonorisation. C'est ici un théâtre classique et de dimension modeste ne nécessitant pas d'amplification. Le jeu se fera sans micros posés en bord de scène. A portée de voix. Aussi, la seule sonorisation nécessaire sera-t-elle les fameux coups portés à l'annonce de la montée du rideau. Ils viendront après la bascule de lumière et la préparation du regard comme un dernier avertissement au spectateur initié. Attention, les derniers trois coups connus, attendus, vont vous faire définitivement basculer dans le spectacle.

L'opérateur le sait. Il a conscience de l'importance de la chose et laisse son doigt flotter au-dessus du bouton qui déclenchera la définitive et incontrôlable ouverture. Le spectacle sera lancé. Tout ce qu'il aura fait avant, du trottoir, au guichet, au vestiaire, à l'ouverture des portes, à leur fermeture, tout sera contenu dans une série de coups donnés et réduite à plus que trois, plus que deux, plus qu'un et plus aucun. Ça y est. Le rideau se lève. Avec une lenteur déchirante il laisse passer la lumière et les regards. La scène et les spectateurs se découvrent. Ils se connaissent bien sûr, se sont déjà croisés. Un air de déjà-vu. On vous avait prévenu. C'est juste votre propre vie, éventuellement racontée à travers d'autres histoires. Mais voyez, entendez, déjà c'est différent. Entendez ces souffles que vous retenez, attentifs à la vie de la scène et oublieux de la vôtre. Il va appuyer. Il appuie. Il sait pourquoi il est là. Pour cet instant.

Acte 7

Jouer

Il connaît exactement la distance qui le mène de la régie à la scène et la savoure autant qu'il la redoute. Son trac est la somme de celui des spectateurs qui attendent l'apparition de l'artiste. Combien de pas, ça ne se chiffre pas mais se ressent. Il laisse derrière lui des empreintes différentes correspondant aux différents rôles joués pour arriver sur scène. Des pas glissant sur le trottoir aux pieds posés bien plat derrière son guichet. De la valse du vestiaire au tango de la foule. Du garde-à-vous si fier de l'ouverture des portes aux pas feutrés lors de leur fermeture. Chaque empreinte est sienne bien que différente et le mène jusque-là. Il n'avance plus. Gravit maintenant. La scène, en hauteur, va le propulser devant, au sein de l'univers qu'il a promis avec l'immense responsabilité de satisfaire la confiance des spectateurs qui, également, livrés à eux-mêmes, dans la multitude de solitude qu'est une salle de spectacle, devront faire avec ce qu'ils savent déjà, ce qui non dissimulé était bien annoncé, rien d'autre que ce qu'ils connaissent, le spectacle de leur vie. Et, non égaux face à la réalité, certains seront depuis le noir dans la salle déjà au spectacle. D'autres auront besoin des lumières sous le rideau. D'autres encore des trois coups. Pour certains l'ambiance du décor. Pour beaucoup l'arrivée du comédien. Ses premiers pas sur scène seront décisifs. Il le sait. Ils le sentent. Lui n'aura plus d'air. Eux retiendront leur souffle. Et magie de la chose, il le sait d'expérience, d'habitude jamais, de combat chaque fois, il ouvrira la bouche et le trac qui l'étouffait sera emporté par le souffle relâché des spectateurs. Une vague. Leur confiance inondera la scène et noiera le doute de celui que certains reconnaîtront, d'autres pas, chacun à son spectacle, pas le même pour tout le monde.

Acte 8

Jouer un autre

Il est parti, ça y est. Il n'est plus. Plus celui qui avant a permis d'être là mais celui qui maintenant leur permet d'être ici. Un ici pour chacun dans le spectacle qu'ils se font de la représentation. Et chacun d'écouter, d'entendre, d'observer, d'interpréter. Chaque geste chaque mot et ces silences parfois, ces respirations, ces gestes suspendus. Il le sait il le sent, tout tient à si peu, il y a tant à tenir. Mais il n'a plus peur, il avait peur avant puis plus, d'un coup, ce n'est pas graduel, c'est tranché, absolu, c'est la vie sans la mort, il est vivant sur scène à jouer celle des autres. Ils ont prêté la leur, confiée aux soins de l'acteur, de l'auteur, est-ce la même, pourquoi pas, peu importe. Peu importe le spectacle seul compte le spectateur. Et sur scène il s'agite, il déroule un texte connu de tous. Sur scène il s'agite et dans la salle, le public, chacun retient ce qu'il peut, ce qu'il doit, le même jeu traduit aux émotions de chacun. Presque la même chose mais pas tout à fait. La nuance donnée par leur propre expérience. Et l'acteur le sait, il le sent à mesure qu'il avance de moins en moins seul, seul sur scène mais pas seul en scène, plein de toutes ces projections, de toutes ces émotions, et son personnage multiplié par chacun des spectateurs qui, en une suite sans logique, finira par tisser une toile, remplir la scène, l'obscurcir déjà bien avant la descente du rideau, chacun à son rythme, chacun aura compris, aura pris ou laissé ce qu'il fallait pour lui du spectacle de sa vie. Il le sait d'expérience, il le sent chaque fois. De ce même voyage tous n'arrivent pas au même endroit. Et l'acteur veut à tout prix desservir toutes les destinations.

Acte 9

Assister au spectacle

A un moment il ira dans la salle. Le fauteuil inoccupé que personne n'avait remarqué. A un moment toujours l'acteur se fait spectateur. Ce n'est pas écrit sur le papier mais inscrit dans son métier. Et il assistera au spectacle.

Et certains le reconnaîtront, verront en lui celui qui sur le trottoir et après, jusque-là. Certains apprécieront, d'autres moins. Il faudra qu'ils fassent avec. Chacun fera avec. A commencer par celui qui joue, qui est censé jouer, et qui ne peut s'empêcher de se regarder le faire. Un peu de la même façon que le spectateur assistera à l'histoire d'un autre qui le ramènera à la sienne, le comédien jouant un rôle ne peut manquer d'assister lui-même à sa façon de le faire. Il est le public le plus difficile. Le spectateur le plus attentif. Le plus à même de remarquer que jamais exactement ne se joue la même histoire. Il pourrait écrire les histoires de l'histoire. Il pourrait noter les différences. Les forces, les faiblesses. Mais il n'est que spectateur. Heureusement. Il ne pourrait sinon chaque soir remonter sur scène. Il ne pourrait, sans cette certitude, sans savoir que rien n'est jamais pareil, dire les mêmes mots, faire les mêmes gestes. C'est au contraire parce qu'il sait que ce ne sera jamais identique qu'il recommence. Et c'est parfois même, dans la salle, au-delà de ceux qui l'auront reconnu au guichet, au vestiaire, les complicités, les regards de connivence entre ceux qui assistent plusieurs fois au même spectacle. La sensation du spectateur d'être acteur de sa découverte. Et celle de l'acteur de faire de sa vie un spectacle toujours nouveau.

Acte 10

Saluer

Le moment le plus incroyable de son existence. A chaque fois. A chaque fois, arriver à ce qui ne pourra plus jamais être atteint et y parvenir tout de même. L'extase. La petite mort. Comment est-il possible qu'à tout donner on se sente aussi riche.

Toujours la même routine. Jamais la même chose. La pièce se termine par sa sortie de scène et des mots qui n'auront guère laissé de doutes sur la fin du spectacle, sauf à ceux, à certains, qui comme pour y entrer, ont besoin de temps pour en sortir. Il le sait d'expérience. Il le sent. Il écoute la salle derrière le rideau et s'apprête à revenir saluer. Essoufflé. Sa poitrine se gonfle exagérément. Rattraper une représentation d'apnée où le souffle de l'auteur a remplacé le sien. Le jeu n'est pas fini. Le spectacle continue. Il ouvre délicatement le rideau et arbore un sourire aussi puissant que sa peur. Bras ouverts pour saluer son public et inspirer autant que possible un air qu'il relâchera de soulagement lorsqu'il s'inclinera sous les applaudissements. Inspirer expirer. Se redresse s'incline. Se redresse s'incline. Plusieurs fois. Et si tout va bien, le spectacle se terminera comme se retirent les vagues. Puissance et résignation. Plonger dans les applaudissements ou se tenir droit à chercher l'équilibre dans une eau trop froide, un courant qui tire vers le large et contre lequel on lutte sans plaisir, tout en douleur. Il le sait. Il le risque. Se redresse et espère. S'incline et se résigne. C'est selon, c'est variable. C'est eux qui applaudissent, finissent le spectacle. Et alors c'est variable, c'est selon ce qu'il aura subi, ou reçu, il se redressera une dernière fois et tournera le dos, sortira de scène et gagnera sa loge sous les regards de celui qui dehors sur le trottoir, de celui au guichet, au vestiaire, de tous ceux, de chacun, grâce à qui et pour qui il est là, et c'est selon, c'est variable, ça dépend des soirs, la charge sur ses épaules n'a pas toujours le même poids.

Acte 11

Applaudir

Applaudir c'est montrer. Ne pas le faire aussi. Certains l'auront vu venir, l'auront senti partir, auront deviné, tellement dans le spectacle, que la fin était proche. Ils applaudiront les premiers. Vagues timides annonçant la marée. D'autres plus lentement émergeront du spectacle. A chacun son rythme. C'est variable, c'est selon. Le voyage se termine et certains restent assis à regarder on ne sait quoi défiler encore alors qu'ils sont à quai. Toujours d'autres si pressés qu'ils partent rapidement. Peut-être bien descendus à une halte, avant, ou jamais bien montés, emportés à remords dans un mauvais voyage. Mais heureusement tout finit tout arrive et que l'on aime ou pas il faut en faire usage. Applaudir ou pas. Cela participera au spectacle de toute façon. Certains de la vague. D'autres de l'écume. Chacun, goutte tout de même qui touchera l'acteur. Pas de la même façon. Volontairement ou pas. Chacun fait ce qu'il peut du spectacle de sa vie. Et dans cette salle où la lumière revenue appuie sur les contrastes, tout y sera de tout, tout y était entré tout doit en ressortir. Alors dans un langage seulement familier à celui qui sur scène a joué le spectacle, les émotions s'exposent, se livrent dans ceux qui assis n'osent pas bouger, dans ceux qui debout applaudissent de la voix, dans ceux qui entre deux se lèvent et se rassoient, qui bravo qui merci qui ajoutent au spectacle, dans ceux qui vite, déjà, tournés, dos à la scène, pas complices au vestiaire et toujours pas ici, enfilent leurs manteaux et miment ça et là des ailes de corbeaux, des virgules de velours, de cuir ou de tissu, c'est selon, ça dépend, de la saison, de comment le voit l'acteur, comment il le ressent, ça dépend des vagues, du courant, ça dépend. Ils applaudiront donc. Pas tous. De la même manière qu'ils ne reconnaîtront pas forcément, après le jeu sur scène, l'acteur qui maintenant au vestiaire leur tend une veste, une écharpe, d'un geste un peu timide.

Acte 12

Baisser le rideau

C'est peut-être le moment le plus difficile. Le plus absolu c'est certain. Après tous ces efforts pour donner vie au spectacle il faut maintenant en sonner le glas. Il est à la fois celui qui permet la descente du rideau et un de ceux qui l'observent. Bien sûr. Un de ceux qui encore un peu, un peu plus, jusqu'au bout, profitent de ce voyage immobile qu'est le théâtre. Et alors que le rideau tombe en laissant à quai les spectateurs, il n'est plus temps pour lui de regretter, ou à l'inverse de savourer. Il mesure le poids, abaisse la paupière sombre qui va mettre un terme à ce moment où deux mondes s'observent. Il a jeté sur la salle les mêmes lumières qui avaient accueilli les spectateurs et pris soin de ne pas couper celles de la scène. Pour ne pas créer d'ombre. Pour continuer à éclairer la part de ceux qui déjà, se dirigeant vers les portes, le vestiaire, le trottoir, un ailleurs, laissent un instant encore leur esprit flotter sur un imaginaire qu'ils devront maintenant, qu'ils le veuillent ou non, loger dans leur réalité. Il baisse le rideau et savoure ce dernier acte avec son public. Ils clôturent ensemble le spectacle. Le poids du tissu sur la peau de la scène étouffe les derniers mots de la pièce. Tout est dit.

Acte 13

Nettoyer la salle

Nulle autre tâche ne le ramène autant à ce qu'il a fait.

C'est un peu de terre laissée sous les sièges, un peu du dehors en dedans. Quelques effets oubliés qui grossiront le trésor du vestiaire qu'il rendra peut-être ou gardera à jamais. Des cheveux électriques sur le velours des sièges. Perdus pour tout le monde et témoins muets d'un avant à l'après, d'un pendant que vous êtes à profiter, mesdames et messieurs, du spectacle d'une vie, la vôtre passe bien-sûr, bien entendu elle passe, comme finissent les spectacles, tombent les rideaux.

A nettoyer la salle à longer les allées, ausculter chaque siège, il est de chaque place de chaque point de vue, et ne peut s'empêcher, par moments, c'est selon sa fatigue, le plaisir qu'il aura pris ou n'aura pas eu, de regarder la scène et d'y voir le spectacle, le voir et le revoir. Pas certain d'avoir joué comme il fallait les scènes, il s'applique au moins à laisser propre, presque vierge, l'espace pour celles qui viendront. Et c'est ici, dans les gestes simples et rituels qui lui permettent de poser un point final sur le spectacle, l'unique moment où il se sent seul, à ne pas savoir s'il aime cette sensation mais rassuré parce que sachant qu'elle ne durera pas. Routine des pas et du regard qui cherche, des mains qui enlèvent les traces du moindre passage. C'est à reculons qu'il sortira. Ne tournant pas le dos à la scène de peur de s'y abandonner. De peur qu'une part de lui, sous la paupière baissée, se regarde partir. Il part à reculons, poussant les portes de son dos, les fermant cérémonieusement en fixant la scène jusqu'au dernier moment, jusqu'à ce que presque plus rien dans l'ouverture trop étroite des portes, et acceptant de la quitter des yeux lorsque celles-ci se fermeront comme des lèvres muettes.

Acte 14

Faire la caisse

Tout le monde est parti et chacun sans le savoir se retrouve maintenant à exister dans le compte qu'il fait du nombre des entrées. Là encore ils auront eu leur rôle, permis le spectacle, autorisé le suivant. C'est parfois si peu compter que les spectateurs auront été moins nombreux que la somme de ses interventions. C'est alors ressentir de la fatigue pour celui qui sur le trottoir aura vu passer les gens sans parvenir à les arrêter. De la solitude pour celui qui en caisse aura si peu déchiré de billets. De l'abandon au vestiaire. Si peu d'effet à l'ouverture des portes. Trop de tristesse à leur fermeture. Du noir versé sur du vide. Des coups roulant dans l'écho. Des mots lancés dans de l'air. Et même ayant aimé, le spectateur isolé est gêné d'applaudir. Pas de vague pas d'écume. Juste des gouttes absorbées par la sécheresse de la salle. Un rideau qui tombe plutôt qu'il ne descend. La lumière qui revient sur l'ombre du doute. C'est si fort, c'est si grand, c'est si douloureux que même lorsque le nombre est là, même lorsque les entrées sont nombreuses, bien que ne ressentant pas la fatigue de la même manière, ne se sentant pas tout à fait seul, ayant savouré l'ouverture des portes, leur fermeture, les effets du noir, de la lumière, des trois coups, des applaudissements, il est ingrat ce moment où il faut compter, faire la caisse, opposer la réalité du spectacle à celle de la vie. Il le sait d'expérience. S'en fait une habitude. De succès en échecs, malgré tout en vivre et faire vivre ça. Faire partie d'une œuvre qui le dépasse. N'appartient plus à l'auteur. Est transmise par l'acteur. Passée au spectateur. Pour un temps. Qui un temps a cru que le spectacle de sa vie pouvait remplir une salle, recueillir des applaudissements. Il aurait tant aimé apprécier le moment, s'approprier l'instant. Chacun fait ses comptes du spectacle vu et emporte avec lui ce qu'il peut. Il faut faire la caisse. Ils la feront tous et chacun à son résultat trouvera la force ou non de revenir, ici ou ailleurs, pour le spectacle de sa propre vie.

Acte 15

Fermer

Il faut fermer chaque soir. Quel que soit le bilan. Peu importe l'apparence de l'océan de doutes, vagues ou écumes, il faut amarrer.

A chaque fois qu'il rabat les montants de la large porte vitrée il observe son reflet. Il lève les yeux et voit bien ces chacun, ces autant qu'il en faut pour faire le spectacle, regardant fixement les mains de celui qui ferme comme pour en assurer le geste. Il va tourner la clef. Il la tourne deux fois plus un peu, pour être sûr, deux claquements secs puis la résistance apaisante de la fin de course, et revient en arrière aligner l'acier dans le vide des gorges de la serrure pour reprendre sa clef, comme on reprend de l'air après avoir crié. Il le ferait bien parfois. De plaisir, de joie, d'amertume, de tristesse, de découragement, de rage, d'envie, de douleur. Il retire juste sa clef, l'écrase dans son poing, et la glisse dans sa poche. Il crierait demain. Il est important de crier dans le vide. Jouer des poings dans l'air. Ça commence comme ça. Ça permet d'avancer.

Acte 16

Partir

Il part. Il fait froid. Un peu. Il fait toujours un peu froid quand on part, et même s'il faisait chaud il agirait de même. Il remonte le col de son manteau bien autour du cou. Et toujours il termine ce geste de la même façon, croisant bien le col et ses mains, remontant un peu les coudes, les épaules, autour du cou, rentrant la tête comme pour se réchauffer, comme se serrant lui-même dans ses bras. Et nul ne peut voir à ce moment, que c'est d'abord celui qui sur le trottoir, remonte son col et le croise, hausse ses épaules se réchauffe, suivi de celui qui au guichet, pareil les mains au col, la tête rentrée, croise les bras qui encore étreignent, et bientôt ceux de celui au vestiaire, encore croiser, encore étreindre, puis ceux de la porte, de la régie, de l'acteur, de l'auteur, les bras de chacun qui croisant bien le col et les mains et remontant un peu les coudes, les épaules, autour du cou, rentrant la tête, se réchaufferont, se serreront dans les bras, s'étreindront mutuellement, guirlande de passion, ils marcheront ensemble, chemineront un peu, et qui sait, pourquoi pas, on peut l'imaginer, le croire n'est pas loin, chacun partira de son côté, lâchant le col, le cœur, de l'un, de l'autre, chacun dans son monde partira, rentrera chez lui, dans un autre spectacle, pas n'importe lequel, non, celui de leur propre vie.

Théâtre 2

Chez soi

Acte 1

Rentrer chez soi

Malgré tout c'est ainsi, du théâtre qui est le sien, des chacun qui le composent, ce ne seront somme toute que lignes éparses, presque de vies, qui se rejoindront pour former la sienne. Et après les pas dérobés au hasard par la force de l'habitude viendront ceux, ralentis, derniers pas dans la rue de son appartement. Ceux qui, raccourcis, retiennent encore un peu autant qu'ils précipitent. Ce sont des, puis bien peu, puis trop peu, plus que trois, plus que deux, puis même pas, pas même un, compte-t-il le dernier qui enjambe le seuil. Il le sait, il le sent, d'expérience, d'habitude, chacun d'eux, rentre des, rentre et pousse un peu l'autre, chacun freine s'il le peut. Et chacun d'ouvrir, de prendre la clé, c'est une autre, c'est d'un autre trousseau qu'il extraira le fer dévoué à la serrure. Et heureusement que chacun, de ses forces, des forces qu'il lui reste, appuiera, tournera, poussera un peu, aidera la porte qui déjà, gourmande, aspire la fatigue jusqu'à son ouverture, expire un soulagement pendant sa fermeture.

Et ne faisant qu'une, les mains, dans le dos qui doucement ferme la porte, s'appuieront l'une sur l'autre, dans le creux des reins pour soulager le corps, pour poser sur les jambes le poids d'une fatigue qu'il sent, les yeux fermés pour mieux l'apprécier, descendre doucement et gagner le sol, emprunter les lames du parquet, s'écouler, et suinter ensuite à chacun de ses pas, jusqu'à s'évaporer. Il va ouvrir les yeux. Il est maintenant chez lui. Son appartement comme un animal a flairé, senti, ressenti son humeur. Enfin seuls dans le couple qu'ils forment.

Acte 2

Allumer les lumières

Quand le noir est complet la nuit est suffisante pour éclairer un peu. Ainsi filtrée par le carreau épais de la porte d'entrée, la lumière de la rue permet-elle les premiers pas menant à la première lampe. Pas de plafonnier. Juste quatre pas pour atteindre, en se penchant derrière la table-basse, l'interrupteur de la lampe du salon. A chaque fois il ferme les yeux pour ne pas subir l'assaut d'une lumière qu'il perçoit derrière ses paupières et sent prendre le relais de celle de la rue. Ainsi se réveillent les ambiances lumineuses qui viendront révéler son appartement. Il sera chez lui, un peu plus, lorsqu'après le premier interrupteur, décidément toujours un peu caché derrière la table, mais tant pis, le geste est pris, le corps habitué l'emporte sur la logique, il ira sur sa gauche longeant le canapé allumer la lampe au-dessus du fauteuil. L'abat-jour posera sur celui-ci un halo l'invitant chaque fois à la lecture. Mais pas maintenant, merci pour l'invitation, contourner la table basse, poser sur la chaise le manteau, puis les clefs sur le petit meuble dont les formes disparaissent sous les objets posés là, en attendant, s'éternisant pourtant. Alors la cuisine s'allume-t-elle, juste en levant le bras. Aucun mur ne la sépare du salon, les lumières se mélangent en plaçant les ombres décisives à la géographie des lieux. L'extérieur n'est plus. La lumière de la rue semble maintenant arrêtée par le carreau qui la laissait passer. Un rideau invisible vient de tomber entre deux réalités. A la place des trois coups, c'est certain, il mettra de la musique. Et dès les premières notes il saura si c'est la bonne, si c'est celle qui convient à son humeur. Alors peut-être qu'il allumera encore une lampe, au bas de la bibliothèque, là où aussi les albums sont rangés et d'où il extraira le vinyle sur lequel il posera la pointe du saphir. Première note. C'est à cet instant, et seulement là, vraiment, qu'il sera chez lui.

Acte 3

Ouvrir le frigo

Les lieux sont exigus, il faut bien mesurer la longueur des pas pour créer des distances. Sinon c'est la sortie, le passage incessant d'une pièce à l'autre au moindre mouvement. Ralentir les choses, multiplier les pas, valser la démarche. Un deux trois, un deux trois, puis à quatre arriver, n'avoir parcouru que bien peu mais assez pour se trouver ailleurs. Ce sont les gestes qui le situent. Si après le choix de la musique, les premières notes, le dos est bien droit, le regard un peu levé, ce sont alors le corps qui parle, l'habitude qui décide. L'un et l'autre le mèneront, en contournant le petit comptoir, jusqu'au frigo en passant par le panier où dorment toujours deux fruits, qu'il retourne, à manger rapidement, il n'y pensera pas, il faudra les jeter, c'est déjà, le sachant, ce que fait la main en les poussant encore. Puis alors le blanc métallique de la porte apparaît devant lui, comme une évidence, et aussi modeste que soit la taille du frigo, c'est un peu décalé et une main sur l'angle du dessus qu'il tirera de l'autre sur la poignée de la porte. Peu de résistance, de la fraîcheur à peine après l'ouverture. C'est déjà là, penché sur la porte, ses bras qui l'étreignent, que toute la soirée se dessine dans une envie qui *oui, pourquoi pas, ceci, cela*, qu'il y ait peu ou beaucoup l'appétit est le même, il faut juste faire avec, ou apprendre à faire sans. Et selon la fatigue, la soirée, il cuisinera ou ne le fera pas. Et toujours un moment, un instant suspendu, il restera là à regarder sans voir, à attendre un avis que nul ne lui donnera et qu'une main pourtant semble avoir tranché en sortant du frigo et posant sur la table le repas du soir. Un regard sur son choix, un autre encore dedans, puis la main referme le frigo laissant les yeux se poser sur la porte blanche ornée de quelques photos, d'un mémo, d'une liste de courses non actualisée qu'il n'enlèvera même pas. Élément du décor.

Acte 4

Aller se doucher

Petits pas. Petits mondes. La salle de bain comme destination et la douche comme récompense. C'est petit, c'est vite chaud, si peu qu'on fasse couler la douche quelques minutes avant, c'est un cocon humide qui le transformera, le fera passer de fatigue à repos, de repos à assez pour finir la soirée. Mais pourquoi cet effort, quand même, pour y aller ? Pourquoi dans l'étroitesse et l'obscurité de la salle de bain tordre le bras pour trouver l'interrupteur qui parfois, c'est selon la fatigue, les pensées qui le maintiennent ailleurs, a tendance à se déplacer, se dérober sous ses doigts ? Parce qu'il ne rentre pas dans cette pièce noire, ne tourne pas le dos à cette obscurité quand bien même pour trouver sûrement plus facilement un interrupteur alors plus docile. Et pourquoi faire comme ça ? Et parce que c'est ainsi. Il déshabille l'homme et révèle l'enfant dans des gestes du passé qui décident du présent. Il tord le bras et finit par trouver. Il allume la lumière. Peut rentrer dans la pièce.

La buée doucement l'efface du miroir dans lequel il ne se regarde pas, pas encore, seulement après la douche, il sera alors nécessaire de l'essuyer avec la paume de la main, imprimant la trace de ses doigts, mauvaise habitude, mais ne laissant enfin que celle des siens.

Car pour le moment, avant l'eau pour tirer de tout son poids, jusqu'aux ongles les gouttes, lui échappant des mains, entre ses doigts, fuyant, par le flot séparant l'étreinte de poignées de mains, de celles des chacun, de celles de tous ceux qui ont tout permis, mais oui il le sait, *merci*, il le sait, il leur doit beaucoup, il leur doit tellement, mais ce serait de trop, tant de mains comme des virgules sur le petit miroir, comme les signatures de trop d'identités.

Il veut revenir à lui. A tout seul sans les questions de ceux, sans les questions des autres. Ce sera bien assez, sous l'eau chaude, de vouloir, de tenter de répondre aux siennes. Il est bien suffisant, c'est déjà tellement, de se déshabiller avec l'impression d'enlever une peau, de le faire pour chacun.

Acte 5

Rester sous la douche

L'eau continue de couler sur une peau propre depuis un moment mais demandant encore qu'on la caresse. Elle semble pénétrer au début tous les pores puis glisser de plus en plus, de plus en plus vite jusqu'à ne semble-t-il plus toucher la peau. Alors il coupera, fermera, laissant encore la vapeur partir lentement, le dénuder, jusqu'à ce qu'il ait froid, un peu, juste assez pour le décider à sortir. Mais il n'en est pas là. L'immobilité du corps sous le jet circulaire du pommeau. L'eau qui semble éviter son visage. Emprunte ses cheveux pour glisser sur ses épaules, dévaler sur son dos, à peine son ventre, puis le bas du corps qui égoutte, draine, foule au sol la fatigue et les questions. Questions qui s'écoulent et peu importent les réponses, leur absence. Éliminer les questions par n'importe quelles réponses.

Pourquoi les amis venus. Pourquoi ceux qui non. La famille absente. Comme toujours. Les aléas des dates. *Décidément pas de chance. La prochaine fois.* Et pour ceux qui venus, ont-ils vraiment aimé. Préfère-t-il leur mensonge si ce n'est pas le cas ? Quant à ceux absents, déjà venus un jour, pour une autre soirée, pour un autre spectacle, c'est qu'ils n'ont pas aimé, probablement, c'est alors mieux ainsi. C'est le paradoxe infernal du bilan qui s'impose. Tout ça n'a reposé que sur ce qu'il est et n'existe maintenant que par ce qu'ils sont. Bon ou mauvais. Peu importe le spectacle. Et d'ailleurs comment savoir ? Le sait-il ? Le savent-ils ? Pas de vérité. Des mots. Jetés sur les siens. Jetés sur ceux qui par tant d'efforts ont permis et qui, le savent-ils, n'ont pas à subir, à supporter, ils n'ont eu qu'à faire, être action, que geste, chacun à son rôle, au théâtre d'une vie, d'une histoire, sur la scène, son histoire, son théâtre, sa vie. Et c'est cela qu'ils jugent, qu'ils aiment ou n'aiment pas, qu'ils esquivent ou affrontent, comme lui, seul, jusqu'à ce que le libèrent les secondes et les gouttes.

Acte 6

Préparer un plateau

Le temps, paru suspendu, se mesure au silence qui a pris place à la fin du disque. Il le tourne comme on remonte une horloge, reprend alors une musique qui n'est plus forcément en accord maintenant avec son humeur. C'est souvent trop d'effort d'en chercher une autre, la radio sûrement, la télé peut-être. Tout sauf rien. Des paroles pour combler du vide. Ce ne sont pas les conversations des autres qui lui manquent, ce sont celles qui s'installent dans sa tête qui le gênent. Alors du son, un fond sonore, peut-être l'image de la télévision comme une vague plus ou moins lumineuse qui comblera l'espace entre le comptoir, où il s'apprête à préparer son repas, et le canapé qui l'attend. Quelques pas seulement. Il en faut peu pour faire du vide. Si peu pour le faire fuir. Tellement pour le combler. Ça suffira pourtant. Le son, l'image tournée vers le canapé projetant des ombres dans la pièce. Plus tout à fait seul mais non accompagné il peut préparer son repas. Alors à côté de ce qu'il avait sorti du frigo, il pose un plateau et se laisse guider par l'appétit qu'il n'a pas forcément. Et les choses se font si naturellement. La machine du corps répond pour l'esprit. Le plateau se remplit d'automatismes, de tiroirs ouverts, de placards qui claquent, qu'il retient, pas de bruit, de la serviette qu'il faudra changer, ça fera le repas, puis il oubliera. Chauffer quelque chose. Sentir les odeurs. Pas de vérité. Il se peut qu'il cuisine parce qu'il est fatigué tout comme il peut le faire parce qu'il est en forme. Il attrape le plateau sans le soulever. Le regarde une dernière fois en guise d'inventaire. Au point où il en est 'enjeu n'est plus vraiment de savoir s'il mangera bien, mais bien de s'assurer qu'il n'aura pas besoin de se lever du canapé pour venir chercher quelque chose oublié. C'est ici la vraie qualité du plateau qu'il posera sur la table du salon. Au-delà du goût, l'absence de tout effort et la certitude qu'un moment, cet ensemble que forment la télévision, la table du salon et le canapé, tout est bien, pas mauvais, peu important l'image, le son, le plat, tout est là et se suffit.

Acte 7

La télécommande

Et le regard se fixe, s'amarre sur un écran que cerne son champ de vision. Ce n'est pas un théâtre, une scène, un monde. Nul besoin par moment de chercher le détail, de tourner la tête, un peu, ce qu'il faut pour replacer le sujet dans son environnement. Ou de rappeler que non, jamais, la scène ne se joue sans le monde qui l'entoure, appuie de tout son poids, l'influence. Repos ici. Des yeux. De l'attention. Il est presque à souhaiter que le programme ne soit pas trop bon pour ne pas l'emporter. Mais suffisant quand même pour la même raison. Il veut juste, équilibre précaire, sensible, si fragile, que rien ne l'emmène, que tout le laisse ici, dans l'ensemble formé par la télévision, le plateau sur la table, le canapé un peu bas, un peu trop, ses genoux remontent un peu trop, presque assis eux aussi, à côté de lui, et ce n'est encore vraiment pas grave, l'habitude encore écrase la raison, efface les évidences. Il veut juste être là, rester là, pas tant physiquement, tellement plus à vouloir que son esprit se fixe, s'isole, se ferme, il ouvre alors les yeux encore un peu plus grands pour laisser les images le prendre un peu plus fort.

Mais la télécommande posée sur le côté, un peu plus haut sur la table, dans son champ de vision, justement, s'y insérant. Mais la télécommande comme un désordre visuel, irraisonnable. Il la déplacera, une première fois, ce sera mieux ainsi, pas longtemps, il devra encore la bouger, l'aligner peut-être sur le plateau, remarquer ensuite, inconsciemment, ne le sait-il pas déjà, les lignes du carrelage de la table du salon et ne penser plus qu'à, nouvel alignement, ajuster la télécommande, la déplacer un peu, encore, c'est tellement logique, satisfaisant, jusqu'à, pourquoi pas, réussir à obtenir que la télécommande, le plateau, le carrelage ne soient plus que lignes parallèles. C'est mieux ainsi, apaisant. Mais ça ne durera pas, il le sait pourtant mais feint de l'ignorer. Jamais rien n'y fera, ne le permettra pendant qu'il mange, accompagné de ses genoux, de son buste penché, un peu trop, ce qu'il faut pourtant pour manger au-dessus du plateau, de la télécommande, pénible, l'est-elle vraiment ? n'est-elle pas juste une suite, une série de gestes nécessaires, de tics qui chassent comme des mouches ceux de la journée. Et c'est seulement, fini de manger, le plateau laissé, le dos appuyé sur les coussins, les jambes étendues, enfin, l'effort trop important pour se relever, qu'il oubliera la télécommande qu'il aura pris soin de laisser sur la table, trop loin, ne lui permettant plus de changer quoi que ce soit à la télévision mais ayant aspiré jusqu'au dernier geste nerveux et angoissé de la journée. Alors seulement, il le sait, il le sent, d'habitude, d'expérience, d'abandon, il va s'endormir sur le canapé.

Acte 8

Tout ranger, tout éteindre

Et les mêmes lumières qui l'avaient bercé le réveilleront maintenant. Peut-être pas les mêmes. Peu importe. La question n'a pas assez d'importance pour y trouver une réponse. Mais changeantes ou pas elles le prendront par la main vers la suite. Comme elles furent de l'avant elles seront de l'après. Jamais seul dans le cheminement. Même l'habitude est une compagne. Bonne ou mauvaise. Peu importe. Cumulées, elles forment la structure qui le porte d'un point à un autre. D'un moment au suivant. Alors se lever en prenant au passage ce qui près de la main, ce qui dans un ordre sûrement logique se rangera avant, se rangera tout de suite ou se posera sur le comptoir, dans l'évier, éparpillement des choses, ordre des priorités. Ranger ce qui peut l'être. Préparer ce qui non encore mais par la suite, après l'avoir lavé, emballé, pris soin du frais, refermé, retrouvera sa place. La serviette encore échappe à son sort. Demain peut-être. Sûrement attendra-t-elle le week-end. Le plateau enlevé, un coup sur les coussins. Vite fait. Par principe. Redresser celui qui trop écrasé et quand même celui qui n'aura pas servi. Puis un dernier coup d'œil, dernier champ de vision, repousser, déplacer, poser la télécommande maintenant inutile mais à sa place, quand même.

Alors les lumières. Une par une les lumières et les ombres. Apparaissent, disparaissent, sautent d'un lieu à l'autre, d'un angle au suivant. Plus que deux, encore deux, les silhouettes se déplacent d'un mur à l'autre, encore trop nombreuses. Et plus qu'une, plus qu'une lampe, qu'une lumière plus qu'une ombre. Elle le suivra jusqu'à ce qu'il éteigne et le rejoindra au prochain interrupteur gagné dans le noir, sans qu'il s'en rende compte, trop fatigué, déjà dormant, pour avoir peur. Et le noir conscient qu'il n'a plus d'emprise s'endormira aussi, baissera le rideau jusqu'au lendemain, jusqu'à ce que la lumière lui redonne du sens.

Acte 9

Se coucher, se lever

Gagner la chambre et n'allumer que la petite lampe de chevet, si faible qu'impossible de lire, il n'aime pas ici, il aime y dormir ou ne pas, plaisir qu'il prend parfois, si bien accompagné.

Se changer ou pas. Se coucher. Se rouler. Se couvrir ou non. C'est selon, s'il fait chaud, s'il a froid, si besoin, c'est selon la journée, c'est selon les traces qu'elle aura laissées et que ni les gouttes, ni le plat, le plateau, le canapé, la télé n'auront pu enlever, ni la télécommande, ni même elle qui pourtant, ni même elle qui sait, sait y faire, le tirer, le pousser dans ses retranchements. Alors souvent, quand même, il se couvrira, comme pour se protéger, écrasant, semblant, les quelques traces encore.

Parfois il dort si vite. Matin si vite présent. La promesse faite par le sommeil au réveil qui l'attend s'honore chaque jour, chaque fois, avec un résultat parfois si différent qu'on a du mal à croire à un quelconque accord. Il se réveille parfois si fatigué. Se réveille-t-il parfois autrement. Quel est l'inverse de la fatigue. C'est souvent malgré tout se coucher, se lever, sans y voir beaucoup de différence. Juste une abstraction. Un relais que se passent l'avant et l'après avec tout ce que comporte le pendant du contact, l'instant où le coucher le transmet au lever. Il s'étire parfois cet instant, ce relais. S'étire et se contracte. Palpite. Plus vivant que lui. Jusqu'à se faire l'union d'un mariage impossible, imposé en tout cas, douloureux c'est certain. Et que les nuits sont longues dans ces noces infertiles. Que les idées sont noires, reverront-elles le jour. Et les mouvements du corps, d'un côté de l'autre, d'un oreiller qu'on cale, qu'on recale sans cesse, presque télécommande d'une nuit sans contrôle.

Et le matin quand même. Intraitable. Ne voulant rien savoir. Il est de ce jour, ni d'avant ni d'après. Un instant qui se moque qu'il ait dormi ou pas. On se réveille même d'une nuit sans sommeil.

Théâtre 3

Le rendez-vous

Acte 1

L'arrivée

Il est l'heure, bientôt, celle qu'il s'était fixée pour arriver avant, avant l'heure donnée, celle du rendez-vous. Un pas inconnu le fait glisser sur le trottoir comme un pion sur l'échiquier d'un jeu dont il ne connaît pas les règles. Parce qu'il n'y en a pas. Parce qu'il est entré malgré lui dans une partie entamée par le hasard et laissée maintenant à la merci de ses émotions. La nuit n'aura pas porté conseil. Elle aura juste permis, l'agitant dans son sommeil, d'un côté, de l'autre, le manipulant, d'échapper à la veille mais le plongeant, pour le coup, dans une solitude pincée par les doigts de l'excitation et du stress, marionnette d'une main levée qui bientôt le laissera livré à son sort.

Ils sont où maintenant, tous ceux qui, chacun des ? Ils sont où maintenant, qui le laissent seul à jouer un rôle encore non écrit avec une partenaire qu'il connaît si peu ? C'étaient juste des croisements, de regards, de paroles, de lieux. Il n'aurait pas voulu. Ne sait si elle oui. C'est presque un accident s'il est ici maintenant. Ne pas connaître les règles c'est laisser l'instinct décider pour soi. Avancer dans le noir, et avoir peur, un peu. Mais ne vouloir que ça. Beaucoup. Alors se protéger et faire face aux doutes dans l'ombre installés. Tordre les habitudes et pour le coup être là, bien avant, arriver plus tôt et, le corps penché trainant des pieds, envoyant le regard pour savoir, pour être sûr, elle n'est pas là encore, soulagement, souffler, et laisser le corps, les pieds, rejoindre son esprit déjà au rendez-vous, déjà installé, ayant un coup d'avance sur un échiquier réduit à deux chaises autour d'une table, si petite, ils seront si proches, elle est encore si loin, il l'espère au moins, ne la veut pas encore face à lui assise, il n'est pas prêt encore, même s'il affiche une assurance jouée croit-il si bien, il s'installe à la table proposée d'un sourire par celui qui l'accueille et ne manque de voir chez lui un léger tremblement, une voix un peu faible, un regard insistant sur la chaise qu'il lui tire et sur laquelle s'installent, serrés, inséparables, ses doutes et ses espoirs.

Acte 2

L'attente

Où poser son regard lorsqu'on cherche à voir autant qu'on le redoute ? Ne pas regarder l'heure, ne pas savoir tout à fait le temps qui le sépare de son arrivée. Et le faire pourtant d'un coup d'œil si rapide qu'il n'est pas sûr de ce qu'il a vu. S'empêcher de le refaire. Occuper les mains sur le pied du verre, la droite sur le petit, du vin, la gauche sur le grand, pour l'eau. Occuper les deux mains, se laisser absorber par la rotation lente du grand, vers la gauche, remarquer l'insertion de la tige de cristal sur la base ronde qui recueille, suivant comme il se penche, des lignes de lumière pareilles à des aiguilles d'une horloge qu'on remonte. Et chercher à droite, en tournant vers la droite, du pouce et de l'index, à reproduire l'effet, chercher à absorber un regard qui lui pèse. De temps en temps bien sûr, il lèvera la tête, posera son regard sur la porte d'entrée. Et comme l'heure oubliée sitôt aperçue, il craindra qu'entre deux coups d'œil elle apparaisse sans la reconnaître, l'ayant si peu croisée, pas assez regardée de peur qu'elle le remarque, il aura seulement fait glisser sur elle, sans les arrêter, des yeux qui au premier regard le trahissaient déjà.

Croiser décroiser les jambes sous la table. Être seul, encore. Combien de temps encore ? Et les gens autour. Trop de monde pas assez. Trop pour être tranquille pas assez pour masquer. Il se sent vulnérable. Soumis. Et toujours ce temps qui se joue de lui. Le serveur qui s'arrête, lui propose, trop aimable, un peu d'eau, quelque chose, *désirez-vous boire*, et de s'entendre dire d'une bouche sèche, c'est fou comme la bouche sèche, les lèvres collées semblent emprisonner les mots, *merci de l'eau, merci*, se questionner alors, est-ce le temps trop passé à attendre ainsi qui aura appelé d'un index d'aiguille le serveur au secours. Le poignet et l'œil s'accordent pour faire chacun la moitié du chemin afin de lui prouver que non, il n'est pas l'heure encore. Il attend c'est normal. Il peut tout espérer. Et ses jambes qui tricotent, ses mains ses doigts, du pouce de l'index, horlogent cette attente. Prendre oui de l'eau. Humidifier les lèvres. Se laisser absorber par le léger ourlet que forme le liquide sur la paroi du verre en noyant son attente.

Acte 3

L'apercevoir

L'apercevoir. L'apercevoir et tout oublier. Tout s'en va tout s'envole disparaît de l'attente, de l'avant, plus de place aux doutes, trop de place au plaisir. Elle est là il la voit, elle est là, presque là, pas tout à fait encore, là pour lui, lui pour ça, ce moment, ce bonheur, cette absence de question, cette insouciance, ça vaut bien une certitude, et même si encore il avait l'impression qu'une main, qu'un index contre un pouce le place, le déplace à la guise d'un jeu aux règles incertaines, même s'il avait cette impression, mais elle est loin maintenant, lui aussi, si loin, il n'aurait, c'est si bon, rien à faire de la place choisie par la main d'un destin qui le pose là et se joue de lui. C'est à cet instant, et nul autre n'existe, la seule place possible, le seul rôle à tenir. Et si lorsque venant, jusqu'ici, cet ailleurs, il a pu reprocher à tous ceux, ces chacun qui le portent, qu'il supporte, de n'être pas là pour avancer, attendre, avec lui alors, et bien c'est maintenant une certitude, ce n'est maintenant plus possible autrement, *c'est merci, merci bien, c'est de toutes vos présences de toutes vos attentions que je tire ce moment, que je vis cet instant. Elle est là, presque, déjà tout ce que je désire. Vous me l'avez donnée.* Et de tous ces chacun qui ont joué un rôle il va s'émanciper, laisser le pouce, l'index, se fermer sur du vide.

C'est extrême. Non absolu pourtant. S'il peut l'apercevoir, elle peut le voir aussi. Et ce regard encore non croisé. Et le doute qui encore revient, comme un élastique, tirant derrière lui non plus le pouce, l'index, mais la paume d'une main prête à l'écraser.

Acte 4

L'accueillir

Elle arrive. Elle est là. La distance, encore, qui le sépare d'elle n'est plus le rempart rassurant qu'il entretenait mais une digue qui déjà s'ébrèche alors que sa main sur la poignée, elle a l'air si sûr d'elle, la porte qui s'ouvre, sa silhouette avant, derrière la vitre puis encore dehors, pas encore dedans, pas tout à fait, elle profite du pas qu'il lui reste à faire pour tourner la tête, le chercher, le trouver, elle le trouve, ne sourit pas encore, va le faire, le fait, il le fait lui aussi puis baisse un peu la tête en se levant pour l'accueillir, l'accueillir comment, respirer déjà, inspirer expirer, saluer il le sait, d'expérience, d'habitude jamais, puis d'ailleurs d'habitude il salue à la fin, à la fin du spectacle, il faut le faire ici dès le début, dès la porte ouverte, la digue rompue, il faut saluer, s'apprêter à le faire, bientôt, alors que derrière elle se ferme la porte et diminuent les pas, la distance, l'attente. Et il compte alors, plus que trois plus que deux, encore un bientôt, elle a baissé la tête au troisième au deuxième, comme si elle marchait sur une ligne fragile, comme si elle fixait un chemin si étroit, trop étroit, la confiance n'y tient pas. Elle est seule, lui aussi. Si proches. Un dernier pas, elle le fera comme sautant de l'autre côté d'un précipice, il l'accueillera comme tendant loin les bras pour l'attraper. Mais rien ne se verra. L'enjambée sur le vide sera maîtrisée, identique au pas qui l'avait précédée. Les bras non tendus mais pliés, ouverts un peu, il tirera sa chaise, déjà, à peine, pour occuper, accomplir un geste pendant l'éternité qui les sépare encore. Bouillonnement. Tout est là, de l'avant, concentré, extrême. Infini concentré sur une pointe si fine que la distance n'est plus. Pas la main. Pas la main mais la joue, tendre la joue, *bonjour*, dire bonjour, comment dit-on bonjour ? Le dire et embrasser la joue, écouter sa voix, *bonjour* oui *bonjour*, et remarquer aussi, qu'elle aussi, c'est rassurant, elle aussi tremble un peu.

Acte 5

Commencer

S'asseoir, chacun, c'est fait, presque impensable si peu de temps avant et fait maintenant. Il se retient de fermer les yeux. C'est si bon normalement de fermer les yeux pour savourer son plaisir. Il se retient aussi de trop les ouvrir, les poser trop fort sur elle, *qu'est-ce qu'elle est jolie, elle l'était tant que ça ?* il ne le savait pas, c'est encore plus terrible d'être face à elle. Les regards pour le moment se croisent et se frôlent. Il a dit bonjour, c'est fait, le moins qu'il puisse faire, puis plus rien, plus rien ne sera retenu de cette pièce non écrite sur le point de se jouer. Chacun du spectacle. Chacun à son rôle. Se souvenir. Oublier. Regarder son public, commencer à le faire lorsqu'on parle, puis finir par baisser les yeux, finir sa phrase en se surprenant de poser son regard sur le dos de la fourchette, faire des points sur la nappe en appuyant dessus, les regarder partir, s'évanouir, se fondre dans le tissu lorsque relâchant la pression sur le couvert il ose relever les yeux, du courage, il en faut pour croire qu'elle va sourire. Ne pas bêtement le faire si c'est le cas. Écouter, que dit-elle ? que lui dire ? impossible en une phrase de combler tant d'attente. Et qu'attendre des mots ? que font-ils ? les poser petit à petit, presque un à un, c'est toujours ça, se servir de ceux déjà prononcés, petits rappels, bien sûr ils se sont croisés, un peu, déjà, quelques fois, combien, si peu, se servir pourtant de ces moments-là pour installer celui-ci.

Et le temps qui horloge, qui tic et tac, vient ponctuer leurs phrases de ses monosyllabes. Vient presque poser des mots sur les leurs. Se méfier du regard, que regarder, sa bouche, ses yeux, qu'est-ce qui parle le mieux, qu'est-ce qui en dit le plus ? Il sent bien, s'appuie sur ses avant-bras, qu'il pourrait s'écrouler. Se redresser un peu, où sont les mains ? bien-sûr, elles tournent les verres, un à gauche, un à droite, où sont les siennes ? sa main gauche tourne sans la décoller la fourchette sur la nappe, sans marquer, délicate, tandis que la main droite, sa main droite, que c'est beau, accompagne un sourire en passant une mèche derrière son oreille. Que faire ? Impossible de rendre une pareille image. Bouche sèche encore. Impossible pourtant de prendre le verre. Lui proposer de l'eau. Qu'a-t-elle dit ? Non rien. Elle n'a rien dit. Juste soulevé sa mèche derrière son oreille et sourit. Qu'a-t-il dit déjà pour pareille réponse ? Et le serveur comme un vent frais le soulage du feu qui inonde ses joues.

Acte 6

Ça se passe

Choisir ses plats sans avoir faim mais comme si tout reposait sur ça. La carte trop grande ou trop petite. Masquant ou dévoilant. Celle posée debout sur le bord de la table, obligeant chacun à se pencher un peu pour arriver à lire. C'est bien ainsi. Elle se penche oui et lève son visage vers lui. Que prend-il ? que prendre ? Il savoure déjà, le mouvement léger de sa tête, de son buste, elle a pour s'appuyer avancé son bras, sa main, ses doigts se sont posés sur la nappe. Vont-ils laisser une trace lorsque se relevant, levant la main encore pour une mèche peut-être, derrière son oreille, laisser l'empreinte des doigts comme la fourchette, souvenir furtif de leur passage, sur lesquelles déjà il voudrait poser les siens.

Il a parcouru un espace menant du choix des plats à celui du dessert. Le serveur, *merci*, a ponctué, coupé des conversations. S'arrêter de parler alors qu'il arrive et reprendre ensuite dès qu'il repart. Ce n'est rien, pas bien grave, il pourrait bien entendre. C'est ainsi pourtant, la conversation s'interrompt, reprend, se donne du sacré qu'elle n'aurait sans doute pas dans la réalité. Le serveur n'est pas dupe, il le sait d'expérience, d'habitude jamais, les couples sont ainsi, à poser des silences de respiration chaque fois qu'il arrive. Silences qui au vrai ne sont jamais les mêmes. Juste l'occasion d'une complicité qui sans bruit s'installe. Dessert café *merci*. Si tout va bien, peut-être, il goûtera le sien, la petite cuillère plantée légèrement, timide, à sa bouche portée, sous ses yeux fermés, incapable alors de se dire si oui ou non il aime ça, sûrement disant que oui, mais désirant seulement, plus que tout alors, qu'elle aussi, peut-être un peu tremblante, vienne de sa main se servir, de sa petite cuillère prendre un peu, goûter aussi de son dessert. C'est bête, c'est si peu, mais ce serait si bon.

Le café se prend, qu'on le sucre ou pas, entre le pouce et l'index, sur l'anse, juste au-dessous de regards qui osent un peu plus, de sourires qui mordent un peu la porcelaine restée fraîche malgré le liquide chaud dont l'amertume a complètement disparu.

Acte 7

C'est passé

Plus rien. Il y avait tant dans si peu de choses. Maintenant les verres ne tournent plus, les fourchettes sont parties dans des assiettes pas forcément vides, *si si merci, c'était très bon, très bien, ah madame a fini la sienne*. Elle a mangé oui, picoré entre deux rires deux phrases deux silences et moins de mains, puis plus, plus à l'aise maintenant, pourtant il la souhaitait, il l'attendait, cette main passée comme un courant d'air pour décoller la mèche et la remettre en place, derrière son oreille.

Sur la table encore les assiettes vides des desserts partagés. Oui oui. Partagés tous deux, rêve réalisé. Et sa main a tremblé et leurs yeux passés de la pâtisserie à la gourmandise des regards lorsqu'ils se croisaient. Elle n'a, en montant la cuillère à sa bouche, cessé de la regarder afin de ne pas faire tomber le morceau de gâteau. Il n'a, profitant du moment, pas hésité à plonger son regard dans le sien ainsi absorbé. Ses cils battaient un peu comme elle se concentrait. Les siens remontaient comme il l'admirait. Sur le coude appuyée pour se pencher un peu, son autre main, sa main, montant lentement vers son oreille, non la mèche n'y était pas, ou bien derrière, bien à sa place, mais quand même la main au-dessus du lobe, le frôlant, en suspension, comme prête, nerveuse, à retenir une mèche qui si fine soit-elle aurait pu la déconcentrer, faire du vent dans l'instant, se balancer dans un espace qu'elle savait occupé par ses yeux dans les siens. Et dans cette scène ils savaient chacun que l'autre jouait un rôle. Sans parole. Il se sait regarder. Elle se sait regardée. Il sait bien qu'au moment de porter la cuillère à sa bouche elle se retient de plonger son regard dans le sien. Il en était de même pour lui. Il lui en sait gré de ne pas le faire.

C'est un spectacle qui se termine, passé, déjà transformé en souvenir. Et personne n'est là pour leur dire ce qu'il faut faire. Tout a été dit de ce qui n'avait pas été écrit mais pourtant prononcé. Bien incapable de citer un fragment de leur conversation il lui semble pourtant tellement mieux la connaître. Il la reconnaîtrait maintenant, c'est certain, entre mille entre toutes. Ils ont parlé et ri. Parfois surpris chez l'autre un visage plus grave. Qu'a-t-il alors livré, qu'a-t-elle partagé ? C'est une complicité qui ne s'explique pas mais permet un peu de fermer les yeux. De savourer. Et les paupières se baissent, de l'un et de l'autre. Nulle fuite du regard, au contraire maintenant le signe que oui, oui c'est possible, souhaité, désiré, désiré que l'autre embrasse de ses yeux les siens encore timides, presque clos.

Le moment venu le serveur, *autre chose, désirez-vous peut-être un autre café*, le serveur viendra, il le sait d'expérience, il en faut pour baisser le rideau, décider d'une fin qu'aucun des acteurs n'ose prononcer. Et *non merci, c'est bien, c'était très bien merci*, des mots simples, faciles, pour masquer leur trouble. Se relever alors aussi nerveux qu'ils s'étaient assis mais plus tout à fait pour les mêmes raisons. C'est, presque poussés dehors par un moment qui n'a plus lieu d'être, qu'ils s'avancent vers la porte. Elle le précède. Il la regarde. La regardait, il y a si peu entrer, puis maintenant sortir sans vraiment s'y résoudre. Moment impossible. Prolonger la scène. L'acte. Retenir le rideau.

Acte 8

Lui tenir la porte

Alors dans un pas qu'il n'avait pas prévu il lui passe devant, la contournant un peu pour d'une main qu'il ne se connaissait pas attraper la poignée de la porte. Temps figé. Retenir. Retenir de toutes ses forces de toute sa douceur, la main le corps, les yeux qu'il plonge maintenant si profond dans les siens disent doucement disent fort *je ne veux pas je ne peux pas je vais pourtant ouvrir je vais ouvrir mais*. Et puis quoi après. La magie des moments craint-elle les courants d'air ? Et pour toute réponse un sourire un regard dans le sien plongé puis l'ouverture de la porte, large, dans laquelle elle s'engage, en passant pourtant au plus près de lui, *merci*, disant merci, l'adressant à la chance qu'elle éprouve de vivre ce moment. Elle va franchir le seuil, elle est si proche de lui, ne peut que s'éloigner. C'est les yeux fermés qu'elle le fait, qu'elle le vit, savourant, ayant remarqué ses yeux sur sa mèche retombée, qu'il aimerait, rêverait, glisser lui-même derrière son oreille.

Il n'a pas fermé les yeux mais savoure pourtant. Elle est passée si doucement, si près, ne baissant son regard, ne tournant la tête qu'au dernier moment, qu'un instant, infime, aucun courant d'air n'aurait pu se glisser ni entre leurs visages ni dans cet instant. Il savait qu'elle savait. Elle a, à peine sortie, de la main lentement glissé la mèche derrière son oreille et tourné son visage vers lui. *C'est ce que tu voulais ?* Question posée par ses yeux n'attendant pas de réponse. Un pas encore et elle n'a plus bougé. Lui tournant maintenant le dos, immobile, à peine posée ici, presque à s'envoler, et pourtant l'invitant à la suivre. C'est à lui maintenant de franchir le seuil. Un pas, deux pas, tirer la porte derrière soi pour ne pas la quitter des yeux, l'entendre se fermer, derrière lui, derrière eux. Un pas et venir juste à côté d'elle, ne pas oser la regarder maintenant dans ce nouvel espace, la rue si grande, de quel côté aller ? Il voudrait une promesse de l'instant qui va suivre, rien ne vient, bien sûr, il faut improviser, le rideau retenu, glisser dessous, continuer la scène dans un autre lieu. Créer un décor autour des personnages.

Proposer. Quelques pas. Peut-être du temps pour quelques pas encore. Et entendre. *Quelques pas oui, quelques pas*. Alors le temps figé, le décor se posant autour d'eux à mesure qu'ils avancent. Plus de silence que de mots. Pas de direction précise. Juste sortir de scène le plus lentement possible.

Acte 9

Quelques pas

Il se surprend à regarder ses pieds. Comme s'il voulait être sûr de prendre la bonne direction. Coller au plus près de son chemin. Briser l'espace encore. Sans pour autant s'y installer. Alors il observe ses pieds, elle est légère, semblant prête à courir et marchant pourtant avec lui. De temps en temps il lève la tête pour la regarder. Leurs regards se croisent parfois, lorsque, muets, les yeux cherchent à entendre l'autre. Alors un mot deux mots, les lancer un peu devant pour y poser des pas. Parler pour avancer. Petit déséquilibre lorsqu'il regarde loin, loin sous lui, jusqu'au flou, il faut parcourir des yeux tout un corps un peu à l'abandon, inutile ici, voir, ne pas voir les jambes et à peine les genoux masquer à chaque pas un temps les pieds pour les laisser aller, écraser leur ombre pour suivre la sienne. Petit déséquilibre, les pieds l'un et l'autre, l'un après l'autre, comme désordonnés, empruntant sa démarche et oubliant la leur. Chaque fois que cherchant d'un regard le sien il trouve un sourire et parfois des yeux qui l'attendaient déjà, ce n'est plus d'équilibre dont il a besoin mais de respiration, de calme dans un crâne où la tempête rage, secoue ses émotions, et, tentation, envie, impossible pourtant, trop peur, trop de risques, ou pas assez peut-être, entre les vagues de ses pieds, de ses jambes, tremblant, fragilisant tout un corps, jusqu'au visage tendu vers elle, aux yeux cherchant l'horizon des siens, il est tentant oui mais si effrayant d'une ancre jetée poser le navire, rassurer l'équipage. Prendre oui sa main, s'amarrer à sa main, la même qui il y a si peu relevait la mèche, et trouver l'équilibre, la paix peut-être, le plaisir sûrement, cheveu fin derrière son oreille, lui tenir la main et marcher, il n'y aurait alors plus de mots, c'est sûr. Le décor futile accompagnant leurs pas s'évanouirait devant la beauté du jeu. Mais ne pas gâcher. Répéter la scène autant qu'il le faudra pour ne pas compromettre la suivante.

Acte 10

Au revoir

La main n'a pas été prise et les chemins, tracés ou non, ont aussi une fin. Il n'a pu se lancer et ne peut décider d'interrompre ce moment. Pourquoi le faire d'ailleurs. Quelle heure quelle autre chose à faire ? Nul autre possible à part celui-là. Pourtant c'est fini, cela doit se finir. La scène se termine et déjà, si vite mais lentement se faisant, la réalité commence à glisser autour d'eux un décor que la magie avait effacé. Les acteurs doivent sortir. Côté cour ou jardin ? Saluer d'abord. Rendre son air au temps alors en apnée. Le laisser les pousser doucement et sortir. Mais avant, juste avant, tandis qu'encore ils sont à leurs rôles, jouer. Trouver un prétexte pour arrêter de marcher. Puis dire *au revoir*. Dire au revoir puis l'embrasser avec courtoisie, bien amicalement, puisqu'il n'a pas osé lui prendre la main. Il croit par moment qu'elle va s'arrêter, lui dire au revoir. Lui fera-t-elle également courtoisie, amitié seulement. Il n'a pas pris sa main. Elle n'a pas pris la sienne. Comment faire ? Les mains guident-elles forcément les lèvres ? Et la force alors qui l'avait posé là vient pour l'arrêter, fin du jeu, lourd index posé sur des pieds d'argile. Il pourrait se rompre à vouloir s'opposer. Mais pourquoi elle aussi n'avance-t-elle plus ? Mais comment son regard si fort dans le sien ? Elle a c'est sûr, visible, aussi peur que lui. Ne prend plus la peine de remonter sa mèche, ou bien lui offre-t-elle, l'appelle-t-elle ainsi. Alors les pieds cloués et le corps s'arrachant, il se penche à peine, ne pourrait davantage, et levant une main jamais aussi tremblante, timide devant la mèche, il la prend pourtant, la glisse derrière l'oreille, il sourit, sourit-il ? sûrement l'a-t-il fait, elle semble lui répondre en se penchant un peu, si peu, est-il sûr qu'elle l'a fait ? Peu importe maintenant, il n'y a plus de place pour de l'air ou le moindre instant entre leurs lèvres qui, plus qu'elles ne s'embrassent osent s'effleurer. *Au revoir. Au revoir.* Heureusement alors qu'un index qu'un pouce viennent l'enlever, le poser, n'importe où. Merci pour le jeu pour le rôle. De savoir pour lui comment quitter la scène.

Acte 11

Rentrer seul

Se quitter à un angle de rue. Un coin de l'échiquier permettant de partir dans des directions différentes, non opposées pourtant. C'est aussi éviter la tentation de se retourner, la peur de ne pas le faire. Trop risqué si oui, et s'apercevoir qu'elle ne le fait pas. Trop risqué si non, et sembler partir un peu trop vite. Alors l'angle de rue. L'échiquier sur lequel il glisse, littéralement. Plus le pion poussé, posé sur le jeu d'un théâtre obligé, figurant plus qu'acteur, à la merci des règles et toujours, toujours accompagné des autres, forcément, jouant pour, joué par. Sensation particulière. Mélange des genres, mélange des jeux. Plus le pouce non, l'index pour pincer sa vie. Mais deux mains immenses, souples, brassant une série de cartes desquelles, quoi que faisant, apparait, dépassant des autres, un de ceux, des chacun, visible un peu, un temps, un rien, vite remplacé par un autre, peu importe, chacun son rôle chacun son moment, essentiel et pourtant poussé, poussant, s'appuyant pour caler, se caler, se tenir, tenir l'autre. Château de cartes dont il s'extrait, le fait-il ? Nouvel acte, scène ouverte sur laquelle il déploie son jeu. Choisissez, prenez une carte, au hasard, au hasard oui, peu importe, un de ceux, des chacun c'est pareil, tout est jeu, théâtre, spectacle, ça n'a pas d'importance, choisissez oui, mais non, pas celle-là, celle-ci, vous voyez là comme elle dépasse, choisissez celle-là, tirez.

Alors les autres, debout, appuyées les unes sur les autres, vague fatiguée, pions au fond de la scène, le regardent maintenant glisser sur le jeu, ni pion, ni fou, pas de diagonale pas de ligne, ni roi entravé, mais cavalier, seul capable de s'extraire du jeu dans un galop fou, semblant glisser, danser valser, deux pas et un, un pas et deux, valse toujours, mobile, aérienne, insouciant, si légère, valse toujours tendue vers elle.

Alors il rentre chez lui, air de fête, refrain de souvenirs, Acte I l'arrivée, le coup d'œil inquiet, le soulagement, Acte II attendre, se tordre sous les secondes, Acte III enfin l'apercevoir, qu'elle est belle, Acte IV l'accueillir, en tremblant, elle aussi, Acte V jouer, commencer à le faire, Acte VI jouer, jouer encore et improviser, assister au spectacle, Acte VII terminer, qu'a-t-il dit ? qu'a-t-elle dit ? pour baisser le rideau, Acte VIII quitter la scène mais pas le spectacle, Acte IX sortir du théâtre, regagner les loges, ensemble encore, un peu, Acte X l'au revoir, le baiser, unis se séparer, Acte XI rentrer seul, plus vraiment, plus vraiment seul, pas de deux et puis un, pas de un et puis deux.

Théâtre 4

Le repas de famille

Acte 1

Y aller

Le plus dur c'est d'y aller. Ce n'est pas dire qu'après c'est facile, mais c'est sûrement le plus dur. Se jeter sur la page blanche qu'est l'histoire d'une famille. Blanche d'une écriture toujours à faire mais marquée des lignes d'un passé imprégné sur un cahier d'écolier. Car c'est toujours enfant qu'il se rend au repas de famille. Il passera la journée à, de l'index, suivre les mots les phrases les paragraphes d'une non-histoire qu'il déchiffrera, ou pas, mais que le doigt, autant qu'il aidera à lire, s'empressera d'écraser, à la racine de chaque lettre afin de la fixer sur la page. Hors de question de laisser les mots s'échapper. Tout doit rester ici, tout doit rester là-bas. Réunion familiale. Mots pour la famille. Chacun plus ou moins apportant les siens, piqués çà et là dans sa vie, d'un autre index contre un autre pouce puis jetés aussi, hasards choisis avec minutie. Il le sait d'expérience, d'habitude jamais. Jamais s'habituant aux douloureuses expériences des dimanches joués au tarot familial. La reine, pas de roi, les valets, le petit, l'excuse, les atouts des uns, les fausses cartes des autres, toujours un qui ramasse, toujours quelque chose à perdre. Et pourtant il lutte. Chacun des, tous ceux qui d'habitude l'accompagnent, d'expérience le composent, aucun d'eux n'y sera, n'est invité. Jamais aussi seul qu'ici. Il lutte, il glisse sur les pages du cahier, la première la deuxième autant de pages possibles nécessaires entre lui et eux, des pages qui se tournent, les emportent un à un, prisonniers un temps, bâillonnés, chacun à sa place, au recto couché d'un verso recouvert, sur le cahier d'une vie qui n'a rien à faire dans ce jour-là. Ils luttent, eux aussi. Ils semblent perdre, il ne gagnera pas, ne le fait jamais, laissant ainsi derrière lui tout ce qui est pour tout ce qui n'est plus. Il ne gagne pas, baisse juste les bras, s'affaiblit lui aussi, lui non plus ne va pas tout à fait à ce rendez-vous. Et pour être sûr que rien n'abimera tous ceux qui, chacun des, il laisse, les derniers mètres faisant, quelques pages blanches, encore, entre lui et eux, histoire d'être sûr, oui, que les mots ne marquent pas derrière, ne fassent pas buvard, ne soient eux-mêmes tachés. Pas du patineur. Du blanc encore, encore du blanc, il en faut sur les pages pour les lignes estomper. Et à droite et à gauche lancer le pied, glisser. Glisser le plus lentement possible pour ce qui est d'arriver. Et au plus vite partir, les mains dans le dos, l'une tenant l'autre, la retenant, pour qu'aucun de ceux laissés derrière ne puisse en saisir une. Glisser, vite derrière lentement devant. Sur le temps patiner, les mains dans le dos et la gorge nouée.

Acte 2

Entrer

Toujours il finit par arriver. C'est certain au départ. C'est encore certain d'arriver et de les trouver. C'est pourquoi quand même il vient. Avant de, autre certitude, pas besoin d'expérience, habitude impossible, arriver encore mais ne plus les trouver. Il n'y a bien que les certitudes pour être si douloureuses. Alors c'est sûr à force il ne viendra plus. Il ne viendra plus en ce lieu qui fût un impossible ailleurs. Il arrive, ralentit encore, derniers pas posés sur un gravier qui s'échappe sous le portail, invitant déjà à entrer. Plus de pas, le portail, la poignée, à l'envers on la tourne, inversé le verrou, on remonte le temps, la main étrangle le métal, rencontre toutes celles qui avant, chacune de celles qui ont ouvert, fermé, claqué, trop fort, fermé tout doucement, pas de bruit, justement ne pas claquer, à l'âge où on part discrètement et revient sans bruit, sans être vu, seulement entendu, pas beaucoup, suffisamment pourtant pour rassurer une mère qui peut s'endormir alors profondément. Alors il rentre, rentre seul et pense une dernière fois à tous ceux, ces chacun, de l'autre côté du portail, derrière les grilles, les pages blanches. Il est maintenant rassuré. Leur place est bien là-bas, disponibles il le sait lorsqu'il repartira, ils auront vite fait de se retrouver à coup de pages par le soulagement arrachées. Mais c'est ici, il le sent, le royaume d'un cahier aux pages brouillonnes, pas toujours joyeuses, parfois tellement, collées par le sucre des gourmandises d'enfants, tachées par les larmes des désespoirs d'ados. Cahiers des premières et des dernières fois. Des questions et des réponses.

Remonter l'allée du temps dont le gravier crisse de moins en moins à mesure que l'herbe l'envahit. Plus touffus l'espace, les souvenirs. Ceux du cahier laissé derrière le portail n'auraient pas compris ceux de celui qui s'ouvre à lui maintenant. Ne pas prendre le risque d'une rencontre aux effets dangereux. Les marches ont perdu un peu de leur dallage. Son pied les remplit maintenant, butte contre la prochaine, elles qui l'accueillaient, enfant, sautant de l'une à l'autre. Autre poignée, tournée, il ne frappe pas, il est un peu chez lui, plus tout à fait pourtant. Ouvrir devant. Fermer derrière. Un peu de joie, autant que d'inquiétude. Ouvrir. Fermer. Et toujours entre les deux suffisamment de temps, d'espace et de lumière pour que, derrière les grilles du portail, tous ceux qui, chacun des, relevant un peu les pages, se hissant, regardent, jaloux sûrement, probablement inquiets, venir de l'autre cahier ceux qui l'attirent déjà et ferment derrière lui une porte si sûre d'elle qu'elle semble prendre tout son temps pour venir écraser leurs derniers regards.

Acte 3

Dire bonjour

Avec un peu de chance il n'y a encore personne. En en comptant autant ils seront tous là. Il faut de toute façon à un moment donné accepter de fermer la porte. Alors le corps tourné vers l'intérieur, bras tendu en arrière, il la pousse doucement, se penchant un peu à la fin, pour l'accompagner, ferme en douceur et peut-être, le fait-il, jette un coup d'œil encore dans un jour qui se plie dans le couple formé par la page souple et la rigidité du chambranle. Se tourner alors. A lâcher la poignée il perd l'équilibre et, salut du mouvement, le retrouve au premier pas de fait. Mais entre les deux. Lorsque la main lâchée, plus que lâchant, par la poignée qui fuit, lorsque le bras ballant pousse l'épaule un peu, défait la rotation, aligne le buste qui fait face enfin, il ferme encore les yeux lorsque le visage, plus lent, réticent, repousse le moment de poser son regard sur celui des autres. Alors oui peu importe sa chance. Qu'il y ait du monde ou pas. La famille est nombreuse et quand elle ne l'est pas chacun prend plus de place. Leur rôle est de remplir l'espace. Sans pourquoi ni comment. La famille est un monde. La difficulté n'est pas seulement d'y entrer, cela fait déjà un moment qu'il n'est plus de l'autre et déjà de celui-ci, mais de s'y faire visible sans trop se dévoiler. Dire bonjour. La scène s'offre à lui, il lui semble à chaque fois découvrir les personnages plus qu'il ne les retrouve. Le décor familial est davantage propice aux échanges. Il pourrait sans peine se déplacer dans la maison juste en tâtonnant, touchant chaque meuble, bibelot, les lampes la télé la radio la marche, lever le pied pour accéder à la cuisine, et le frigo à droite, si grand celui-là, on ne s'y penche pas on s'en écarte ici, l'évier un peu plus loin, passer devant le four, les odeurs sûrement, il pourrait vraiment les yeux fermés arriver, allumer, et à droite, à gauche, là aussi encore derrière le canapé, là aussi s'installer. Mais il ne le fait pas et, silencieux encore, reconnaît peu à peu les personnages déjà présents sur scène, les extrait des pages du vieux cahier familial, passe la paume de la main pour effacer les plis, appuie ensuite au milieu du cahier, bien fort, des deux mains, pour se rassurer, être sûr qu'il ne se referme pas. Le spectacle commence. Plutôt commencera-t-il dès ses premières paroles. Un peu de trac. Elles seront décisives. Il le sait. Trois coups puis deux puis un. Le rideau se lève. Transition la lumière. Spectateur. Acteur. Même chose. Bondir de l'un jaillir vers l'autre. Donner assez d'élan pour faire illusion. Se fier aux répétitions, aux autres représentations. Il connaît son rôle, son texte, presque celui des autres. Les lèvres se décollent la bouche va s'ouvrir, alors il sait, se rappelle que c'est faux. Il ne connaît ni le sien ni le leur. Improviser. Il oublie à chaque fois, ne garde que le décor. Où s'accrocher alors ? Où la contenance ? A quel détail l'oxygène enfin ? Faire semblant. Donner de la vie à un musée. Dire bonjour.

Acte 4

Prendre des nouvelles

C'est fait, c'est dit. Soulagement. Le plus dur est fait. La porte si fermée. L'air extérieur tellement chassé et revenu enfin. Ici. Plus le même. Sentiment de légèreté dans du lourd. Ça a fait mal, très mal lorsque poussant, poussé, comme un pied chaussé trop petit, contraint dans le cuir, contre la corde, la couture, très mal puis moins, un peu moins, par le chausse-pied des habitudes soulagé, entré, dit bonjour, c'est fait, c'est dit, pas pour tous pareil, pour chacun même différent, selon l'un, selon l'autre, à façon, selon le vécu, le lien. Il le sait d'expérience, malheureusement d'habitude, il est pour sa famille non une personne, une identité, mais une part de leur histoire. Pour chacun il est un moment, un détail. Juste, seulement, ce qu'ils voient d'eux à travers lui. Mais c'est fait, arrivé, entré, dit bonjour, c'est fait. Et tant pis, ce n'est pas bien grave, d'entrée, dès l'arrivée, dès *bonjour, bonjour*, avec des manières, quelle que soit la manière, il le sent, le savait, le confirme, fait avec, le fera toute cette journée, ne se voit lui pas à travers eux.

Alors les nouvelles. Prendre des nouvelles. « *Bonjour ça va ? Ça va ? Ça va les enfants le boulot. Ah le travail les enfants. Quel travail les enfants. Et oui. Et non. Tu sais bien. Tu sais pas. Tu verras.* » C'est tout vu. C'est tout pareil ou presque. A dire à entendre presque pareil. A répondre c'est pire. Ça lui plâtre la langue. Même plus de salive pour cracher des mots. On se dit, il se dit, ils disent, disent tant. Comment peut-on dire tant sans attendre de retour ? Il le sait, se garde bien de répondre, laisse s'étendre le plâtre. Quelle que soit sa réponse elle serait trop longue, les mots se cogneraient contre les verres levés, les épaules tournées de ceux qui déjà à un autre, « *ah le travail les enfants tu sais tu sais pas* », alors à quoi bon, quoi de mal à ça, plutôt du bien peut-être, il peut les laisser se parler dessus. « *Ah les enfants le boulot et le reste, oh le reste, tu sais pas, tu sais que, va savoir avec lui, à sa place, y en a j'te jure, c'est toujours les mêmes, y en a qui jamais, on m'y reprendra pas, et puis l'autre, l'autre jour, mais si tu sais bien, souviens-toi, tu le connais tu l'as croisé, il te connaît en tout cas, et bien voilà, voilà quoi, enfin bon, et toi ?* » Oh pardon, échappé, ça leur a échappé. Parfois par accident ils prennent des nouvelles. Et d'expérience il sait que ça va passer. D'habitude ça passe. Pas de raison que ça change. Il ne fait rien pour. Ne peut rien faire contre. Puis pas l'envie, l'énergie, presque bien comme ça, flottant, flotté, au vent de leurs paroles. Car les nouvelles sont prises. Tout au moins données. Pas plus à échanger. Ce sera tout des conversations. Juste s'échapperont encore quelques mots glissés entre les bises données à bouches tordues sur des joues qu'on essuie de l'épaule ensuite. Puis tombés, retombés, les silences de chacun dans leurs lourds bagages. Vite, trop long, trop longs auront été les *bonjour*, les nouvelles. Tarie la source des bienséances. Et trop tard, ça passera dès la suite, heureusement, mais pour le moment, le silence, ces silences, les obligent, ne leur laissent d'autre choix que de se ronger les ongles du regard.

Acte 5

S'asseoir

Alors ils vont s'asseoir. Où s'asseoir ? Si encore les places étaient numérotées. Si encore il était contraint, assigné, sans choix, ou arrivé si tard que jeté au bord, mal assis un peu mais encore un peu libre. Légèreté du strapontin. Alors avec l'habileté de son métier, ce qu'il sait d'expérience des habitudes des autres, il les guide, les incite, d'une main invisible *par ici prenez place, tout autour de la table, posez-vous*, statique le jeu d'acteur, *les plats vont tourner, pas d'inquiétudes, il y en aura pour tout le monde*, des plats des mots des sourires des regards, pour tout le monde, *installez-vous prenez place*. Tout le monde est là, les absents excusés, ou inexcusables, s'ils venaient bien sûr on trouverait de la place, puis le spectacle continuerait quand même, improvisation dans le filage d'une représentation toujours repoussée. Faute de perfection. Manque de cohérence. Les acteurs sont venus avec des textes tirés de pièces différentes. Faire s'asseoir à côté des acteurs dont les mots se tournent le dos. Insister. Mettre en scène quand même. Le spectacle va débiter, restent quelques places, quelques personnages à placer, autant que de spectateurs. Mais de moins en moins. Le guichet est depuis longtemps fermé et chacun au vestiaire a retourné sa veste. Il prend place maintenant, glisse ses pieds sous la table, plante ses coudes autour de son assiette et pose un poing dans l'autre main. Il changera. De poing. De main. Parfois elles se frotteront, se tourneront, croiseront leurs doigts. Souvent devant le visage. Masques mobiles et défensifs. Parfois, de son ongle le pouce frottera doucement les lèvres. Petit réconfort. Il pose le menton sur la main, sur le poing, sur le coude, sur la table. Ligne rassurante, solide et imprenable. Et selon si à droite, si à gauche il regarde, il change de main, de poing, en inclinant la tête, ou à droite ou à gauche, toujours bien en ligne sur la table posé où, dessous, au sol, ses pieds sur les pointes se balancent en avant en arrière, secouent des jambes encore hésitantes, encore un peu sur le chemin, derrière le portail, devant lui, sur l'allée, sur les marches, le perron, elles se souviennent encore, le muscle est toujours chaud, le passé encore tiède, elles luttent pour prendre place, contre celles de tous ceux, des chacun laissés bien sûr dehors, non invités, non présentés, mais dont les ombres silencieuses se sont glissées sous ses pas et se tiennent prêtes pour lui, avec lui à s'enfuir.

Chacun s'installe, toutes les épaules s'alignent mais ne prennent pas la même place. Une épaule pour certains qui devront choisir quelle main sur la table, quelle main dessous. Pas de place pour les deux. Trop d'épaules pour d'autres, sûrement les mêmes qui couperont la parole avant même de la prendre. Mais tout le monde est prêt. Semble-t-il. Les lumières posées par un plafonnier aux ampoules imitant les flammes de bougies immobiles. Pas d'ombre. La scène lumineuse en trouvera dans les conversations. Les trois coups sont donnés par la mère qui invite à table ceux qui déjà assis se sont relevés. « *Allez à table servez-vous ça va refroidir faite passer le plat* », le spectacle est lancé, impossible fuite, dialogue imposé, rôle de circonstance, non choisi, vrai jeu d'acteur du spectacle qu'il regarde, auquel tous assistent, sauf certains, absents à jamais excusés, aimés toujours pour toujours aimés, plus jamais invités mais toujours un peu là.

Acte 6

Mastiquer et parler

Alors, interdit aux enfants mais indispensable aux adultes, ils parleront la bouche pleine. Comment faire autrement. Et il s'agit de trouver les bons mots, ceux qui comestibles permettront les conversations. Sûrement s'agit-il de souvenirs, puisés dans les classiques, le pot commun, toujours assez drôles, aux dépens toujours de l'un ou de l'autre mais sans méchanceté. Souvent même touchants ces souvenirs-là. Avec un peu de chance ils concerneront tout le monde. C'est vraiment drôle en effet. Ils rient la bouche pleine. Mastiquent le passé. Il y en a pour tout le monde. Plus ou moins bien-sûr. Même pour les absents qui le resteront. C'est du rire au soupir qu'on en profite pour se passer les plats. Entrée plat encore plat fromage et dessert. Il observe, le sait, sait qu'il le fait trop, sans parvenir à s'en empêcher. Il répond à certains, sans parvenir à croire à ce qu'il dit. Plus à l'aise avec la fiction qu'avec la réalité. Est-ce l'inverse ? La précision de ses souvenirs vacille un peu sous l'avalanche des leurs. Jamais fini. La coulée se resserre et n'emporte plus que certains. De là parfois surgissent des désaccords, bénins, des différences dans le récit, de petits décalages dans l'interprétation. « *Ah mais non mais non ça s'est pas passé comme ça. Ah mais si mais si t'aurais vu ta tête.* » Et aucun n'a raison, aucun ne veut pourtant céder son souvenir, chacun le tirant, le tirant et s'enveloppant dedans quitte à le déchirer. La clé du spectacle c'est toujours l'anecdote que ne connaît pas la mère. Pratiquement une par repas. Et toujours cette même réaction de surprise et de résignation, ce sentiment de catastrophe frôlée qui lui donne après coup un frisson dont l'expérience, par le bon le mauvais forgée, se sert pour tracer un sourire qui glisse bien vite, si vite sur un masque un peu triste qu'il observe du bord salé de l'œil.

Pour sa part il ne sait pas où placer ses souvenirs. Tant de décalage avec eux, il ne sait jamais à qui tendre le fil de sa mémoire. Trop risquée la chute. Alors il observe la coulée, l'avalanche, depuis un autre flanc de la montagne familiale. Toujours un peu en retard sur la conversation. Les sujets qui reviennent, qu'en dire encore, et ceux qu'on écarte, éviter d'y penser. Alors il observe, enregistre les détails. Il regarde les lèvres, évite les mots. Il ronronne presque. Rassurant. Il leur donne des forces pour économiser les siennes. Il n'est pas tout à fait là, et la mère le sait, qui lui prête parfois un regard inquiet. Il se reprend. Il réalise alors que la tête, le menton sur la paume, dans la main posée, trahit un peu l'absence et révèle l'ennui. Mais à l'enlever, la main, il a peur qu'elle tombe, la tête, si lourde, dans l'assiette, au fromage au dessert peut-être même avant, entre couteau, fourchette et indifférence. Alors il se reprend. Il ajuste ses coudes, sur la table, bien droit le dos, alignée la tête, et, petit réconfort, petite protection, vient poser ses mains sur son visage, serrés les pouces sous le menton calé, à plat les mains, pincé le nez par les doigts, un peu, suffisamment pour bloquer la respiration, un temps, et la reprendre dans ce petit cocon ainsi formé. Il peut à nouveau faire face aux autres, inspirer, expirer, inspirer, expirer, en apnée le regard.

Acte 7

Cette longue latence

Il y a toujours un moment où le paysage formé par le repas familial, de ses plats vidés, de ses assiettes racées, ponctué de bouteilles vides comme des arbres morts, parsemé de miettes et de taches, de serviettes froissées ou pliées pensivement, et de lèvres laissées sur le bord des verres, encore fumantes, presque aux commissures parfois les lèvres portées, à le mordre le verre, les yeux plongés au fond ou, mieux encore, fermés, se désaltérant le regard, toujours un moment où ce paysage prend un air de désolation, de champ de bataille maintenant silencieux dont chacun à sa manière, reculant sa chaise, s'étirant, frottant machinalement la nappe, se relève enfin. Fin d'un repas dont chacun s'extrait avec pour le même menu des avis différents sur le goût des plats et le temps écoulé. Alors il débarrasse, ils débarrassent tous, ballet de complicités retrouvées autour de la mère. Il le sait mieux que les autres, en ont-ils conscience, ils devraient éviter les mots, se suffire des gestes, tout souder à l'amour maternel qui les réunit. Mais ils parlent quand même alors il baisse la tête, se faufile, glisse encore, toujours il glisse décidément. Il doit se méfier ensuite, très vite, d'une vigilance qui baisse sous l'apparente accalmie. Chacun se pose, se place, se prépare à la suite, à cette longue latence entre la fin du repas et l'heure du départ. Comme un entracte mal placé, posé entre la fin du spectacle et l'ouverture des portes. Il est par habitude prêt à les ouvrir les portes, à laisser sortir son public. Mais il s'en tient encore un peu éloigné. Ne pas sembler être celui qui trop vite mettra fin à la représentation. Puis aussi, surtout peut-être, ne pas prendre le risque que tous ceux qui, chacun des, restés dehors mais il les connaît, sûrement à la porte écoutant, ayant tout écouté, ne l'appellent, le tirent trop vite, trop fort, ne le déchirent avant que ce ne soit l'heure, avant qu'il ne soit temps. Alors il flotte, ne s'assied pas ou guère, navigue entre des restes de conversations, des phrases à terminer, jusqu'à ce que l'un d'eux annonce son départ et donc par conséquent bientôt celui des autres. Derrière la porte déjà trépignent d'impatience ceux qui n'auront décidément ici pas eu le droit de cité. Il lui tarde de les retrouver, c'est réciproque, mais pas égal. Ils n'auront pas, eux, sur la conscience, le poids du fils qui part toujours trop tôt.

Acte 8

Au revoir

Au revoir au revoir bien sûr au revoir. Il salue bien bas, tout bas, s'incline se redresse, respiration bloquée, la vague, l'écume. C'est l'expérience ici, c'est l'habitude aussi, qui l'animent, l'articulent, terminent le spectacle. Pas de texte, des paroles, seulement des paroles, à la légère jetées les promesses trop lourdes. *Au revoir se revoir bien sûr se revoir.* S'est-on aperçus s'est-on vus reconnus, dans les pages du cahier méconnaissables.

Valse encore, en avant en arrière, un pas sur le côté, tourner, tourner, tourner assez sans jamais, jamais partir le dos tourné. Faire face et reculer. Continuer à le faire. Déroute. Défaite. C'est sûr, le plus sûr, contenir la vague, continuer à ne pas en faire, à rester sans péril, bien sûr, il ne triomphe pas. Juste préserve-t-il tous ceux qui, chacun des, d'un destin de victime.

« Au revoir c'était bien, on a bien mangé, et puis ah c'était bien de se voir, plus souvent il faudrait, souvent je me le dis puis après, tu sais bien toi aussi sûrement, c'est toujours pareil, ça passe et puis voilà on le fait pas, mais passe, passe quand tu passes, passe, on mange un morceau, on mangera un morceau puis, puis... Vraiment non mais si passe c'est tellement dommage pas plus souvent et puis toi aussi c'est pareil hein, c'est pareil, tu passes, ah si, oui si, vaut mieux que tu préviennes vaut mieux prévenir on est pas souvent là, tu sais bien, toi aussi sûrement, ça passe tellement vite, on n'a pas le temps, faut que je file d'ailleurs, je dois, il faut, il faudrait pas que, tu sais les enfants puis demain le boulot ouh là là ça repart je l'ai pas vu passer le week-end déjà la semaine, bon allez gros bisou ». Bisous, bouches tordues encore, ça s'arrange pas.

Tout petit se sentant sur le chemin venant, il s'était hissé sur la pointe des pieds pour pouvoir les atteindre. Il lui tarde de pouvoir poser les pieds, les talons, reposer les jambes. Sous la table, sur la pointe. Circulant, sur la pointe, plus léger ainsi. Parlant, sur la pointe, plus facile l'esquive. Sur la pointe sautiller, éviter de piétiner les conversations. C'est long c'est dur quand même, il s'épuise, ce soir, bientôt même, sera épuisé, bientôt va sentir tomber le poids de la journée sur ses épaules, tirer les talons vers le bas, trembler les jambes. Tenir encore un peu. Jusqu'à lutter encore, mais doux combat celui-là, contre tous ceux qui, chacun des qui, passé la porte, le portail, l'épreuve, lui demandera, *alors dis, comment c'était, ça allait, pas trop dur, ça va, c'est passé, tu vois c'est passé, ça passe, chaque fois ça passe, tu t'en fais tout un monde et puis chaque fois ça passe, et, dis donc, au fait, par hasard, ils ont parlé de nous, fait allusion à nous, cette fois, non, non....*

Il doit dire au revoir, quitter la scène se mettre à niveau pour la quitter, passer, pour partir sans laisser, trop laisser de lui, accroché, retenu, comme un bout de laine sur une écharde. Ne pas se laisser écraser au dernier moment. Partir sous la pointe des pieds.

Acte 9

Partir encore

Le plus dur c'est de partir. Ce n'est pas dire qu'avant c'est facile, mais c'est maintenant le plus dur. Les mains dans les poches il part. Et pour lui chacun des, celui qui derrière lui aura tiré la porte, celui qui le col aura remonté, celui du portail, de la poignée, du gravier frotté, du pied repoussé à l'intérieur les cailloux, sauf un, l'un le prend, l'autre l'observe, un autre le glisse dans la poche, au fond, et lui la main dessus, autour, le serrant fort, trop fort, dans le caillou la main. Alors oui il part. Ils partent. Tant à dire. Et à taire. Il se tait alors, ils ne parlent plus. Plus les effusions de la sortie enfin. Plus les questions posées, les réponses non données. File indienne. Aucune tête ne dépasse. Toutes un peu baissées. Sauf une, parfois, se levant pour veiller sur les autres et bien sûr retombant. En file indienne tous ceux qui, chacun des, lui devant. Tant devant. Plus d'esquive possible.

Il ne se retourne pas. Pas la peine. La maison familiale n'est pas au bout d'une impasse, visible de plus en plus, puis de moins en moins. Il ne la verrait pas, masquée déjà, alignée à côté d'autres maisons, d'autres grilles, d'autres histoires. Petit à petit, si lentement, il parvient à refermer le cahier de l'histoire familiale. Un peu mal. Cela fait un peu mal le tranchant des pages tournant sur la nuque. Alors il sort les mains des poches de son blouson et vient les croiser derrière la tête, sur la nuque les mains, relevée la tête, manquant l'oxygène, absentes les forces. Tous ceux, qui chacun des, attendent patiemment de reprendre leur place. Lui aussi. D'un pas à l'autre, d'un portail à un autre, autre maison, autre rue, bientôt autre histoire, il part, les mains sur la nuque, supportant les coupures nécessaires de l'histoire familiale.

Peu à peu, les coudes relevés soulagent le cou, les épaules, redressent le dos, tirant déjà sa confiance, son envie, vers d'autres histoires, celles de ceux, des chacun qui oui, bien sûr, ils peuvent bien regarder par leurs fenêtres, refuser d'y croire, refuser de sortir, ou d'entrer, c'est selon, mais c'est bien leur histoire qu'il s'apprête à écrire. A venir pour rien il ne rentre pas forcément les mains vides. Et longtemps ensuite il faudra les frotter, les mains, pour les plaies nettoyer. Mais il est parti, il marche, n'en est plus à partir. Il se souvient maintenant. Oublie à chaque fois puis se souvient ensuite. La douleur de l'arrivée vaut bien celle du départ. Mais ça en vaut la peine. Le meilleur ensuite, ne compte que cela, c'est ce qu'il va en faire. Alors il part. Point final la démarche, l'allure. Puis points de suspension jusqu'à la majuscule de sa propre histoire. Il le sait d'expérience, d'habitude jamais, son histoire n'est pas si différente de celles des autres. Oui. Mais c'est lui qui la raconte.

Alors en file indienne, tous ceux qui, chacun des, commencent à lever la tête, à penser déjà au spectacle qui vient, au rôle qu'ils joueront. Et les forces grandissantes, le désir, le plaisir, tous ceux qui, chacun des, finissent par glisser, toujours ils glissent, et à droite, et à gauche, les mains se balançant, se lançant, s'attrapant. Et ensemble tous ensemble ils les posent sur les poignées, les portes, pour chez lui rentrer, pour le théâtre ouvrir, pour la porte tenir à celle que décidément, acteur et spectateur de sa propre vie, il veut plus que tout, et dont il aimerait tant relever la mèche.

Chapitre 1 – Théâtre 1 : Le spectacle

Chapitre 2 – Théâtre 2 : Chez soi

Chapitre 3 – Théâtre 3 : Le rendez-vous

Chapitre 4 – Théâtre 4 : Le repas de famille

Michel Dartenset
Lieu-dit Puytraud
24800 Nantheuil

Tél : 06 19 70 04 09
michel.dartenset@dbmail.com